



volodine

**BIOGRAPHIE COMPARÉE
DE JORIAN MURGRAVE**

UN NAVIRE DE NULLE PART

RITUEL DU MÉPRIS

DES ENFERS FABULEUX

DENOËL
des heures durant...
Extrait de la publication

**Biographie comparée
de Jorian Murgrave**

Un navire de nulle part

Rituel du mépris

Des enfers fabuleux

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DENOËL

- Biographie comparée de Jorian Murgrave*,
roman, 1985
Un navire de nulle part, roman, 1986
Rituel du mépris, roman, 1986
Des enfers fabuleux, roman, 1988

AUX ÉDITIONS DE MINUIT

- Lisbonne, dernière marge*, roman, 1990
Alto solo, roman, 1991
Le Nom des singes, roman, 1994
Le Port intérieur, roman, 1996

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

- Nuit blanche en Balkhyrie*, roman, 1997
Vue sur l'ossuaire, romance, 1998
Le Post-exotisme en dix leçons, leçon onze, 1998

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

- Des anges mineurs*, narrats, 1999
Dondog, roman, 2002

Antoine
VOLODINE

**Biographie comparée
de Jorian Murgrave**

Un navire de nulle part

Rituel du mépris

Des enfers fabuleux

DENOËL
des heures durant...

Extrait de la publication

WWW.DENOEL.FR

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

Biographie comparée de Jorian Murgrave

© 1985, by Éditions Denoël

Un navire de nulle part

© 1986, by Éditions Denoël

Rituel du mépris

© 1986, by Éditions Denoël

Des enfers fabuleux

© 1988, by Éditions Denoël

Pour la présente édition

© 2003, by Éditions Denoël

9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

ISBN : 2-207-25534.4

B 25534.3

Avant-propos

Ici donc les quatre premiers textes publics du post-exotisme, réunis en un volume. Il est d'usage de renier les ouvrages de jeunesse, ou du moins d'en relever, avec un sentiment de gêne, les maladresses d'écriture, les débordements mal maîtrisés, l'absence de pudeur, les incohérences, les singeries. Mais notre culture depuis toujours a refusé l'idée du reniement, en politique comme en littérature. Ici donc ces quatre premières apparitions à l'extérieur, que nul et nulle d'entre nous ne songe à considérer avec indulgence, mais aussi que nul et nulle d'entre nous ne souhaiterait camoufler sous la poussière et oublier. Que ce soit dans l'action, armée ou non, ou dans le récit, baroque ou non, fantastique ou non, nous n'avons jamais su trouver la place pour le pardon ; ce n'est pas aujourd'hui que nous essaierons de reprendre à notre compte l'idée du repentir.

IAKOUB KHADJBAKIRO

Nous avons tant murmuré et ruminé ensemble... entrecroisant nos voix à travers les portes des cellules où on nous avait enfermés pour toujours... Déjà pendant les années quatre-vingt nous avions un ou deux porte-parole qui se chargeaient de recueillir ce que nous avions dit et redit, parfois chuchotant, parfois hurlant... ces fragments,

ces visions fugitives... ces intuitions finales gorgées de flammes... ces ultimes poèmes que les survivants n'avaient pas toujours le temps de terminer avant la nuit... ou avant le jour... Les porte-parole reprenaient cela à l'extérieur des murs... Tant bien que mal, ils fabriquaient avec nos mots des romans éclatés, qu'ils signaient de leur nom, pour des raisons pratiques... C'étaient des livres de partage, d'échos... Ce que nous avions à voix multiples fait circuler dans les couloirs de la prison, ils le vocalisaient à leur tour...

WERNIERI

Nous avons inventé et croisé et embelli et noirci nos souvenirs, parfois sans être sûrs de ce que nous étions en train de faire. Nous répétions des morceaux de prose et des extraits de romans comme dans l'urgence, comme si bientôt nous allions tous et toutes mourir. Cinquante fois ou plus nous reprenions de zéro nos histoires sans auteurs. Nous voulions les faire sonner chamaniquement jusqu'à ce qu'elles se substituent au monde. Nous les enrichissions avec la voix de ceux et celles qui étaient déjà morts. Nos petits romans devenaient des objets carcéraux. Nous aimions leur bizarrerie. Ils étaient fidèles à une esthétique qu'on peut difficilement admettre à l'extérieur, ils suivaient des logiques que nous avons élaborées collectivement, mais aussi dans la solitude, dans l'inexistence sociale, dans le silence de la perpétuité. Ils n'obéissaient à rien d'autre.

JULIO STERNHAGEN

Ça a commencé à être publié à l'extérieur bien après nos premiers livres de l'intérieur. Comptez dix, quinze ans. Au moment où les porte-parole entamaient hors les murs leur travail d'ingrate représentation, chacun et chacune d'entre nous avait accumulé de longs écheveaux d'histoires. Nous nous étions imprégnés mutuellement de rêves anonymes,

du souvenir des voix défuntes, nous vivions à l'heure des défaites, nous avons en nous le poids des crimes qu'on nous avait reprochés et pour lesquels nous ne nous donnions pas le souci de chercher des excuses. Nos récits passaient de cachot en cachot, parcouraient les couloirs, la nuit, sous forme de litanies haletées, souvent interrompues par les gardiens ou l'épuisement. Il nous arrivait de déclamer les textes dans un demi-sommeil ; personne ne veillait à en adoucir les étrangetés narratives et les ruptures de rythme.

LILITH SCHWACK

Les premiers textes du post-exotisme... Ces quatre romans ici rassemblés ne le sont pas, ils ne sont pas non plus fondateurs. Mais on peut y recenser tout ce qui alors nous tenait à cœur, et que nous mêlions à nos flambées de désespoir et de folie (car déjà nombre d'entre nous souffraient de troubles mentaux). On y retrouvait la clandestinité violente, l'exclusion, les ghettos non accueillants ; le secours des rêves, souvent moins supportables encore que le réel ; l'enfermement dans l'obscur, le passage d'une identité à une autre, le voyage, douloureux et pire que la mort. Nos personnages fuyaient, on les battait, on les interrogeait ; c'étaient des oiseaux, des femmes en armes, des évadés monstrueux, des conteurs ; ils transmettaient leurs cauchemars ; ils parlaient une langue onirique, non littéraire, la langue de notre cauchemar carcéral commun...

VASSILISSA LUKASZCZYK

Ces romans, premiers parpaings de l'édifice post-exotique, ont été dits en prison alors que la révolution mondiale, bien que mille fois défigurée, pouvait encore renaître de ses cendres, secouer ses boues monstrueuses. Nous conservions à l'esprit les hideurs du siècle en même temps que nos propres successives défaites ; mais nous

étions certains qu'il s'agissait seulement d'une mauvaise passe, un siècle de mauvaise passe pour l'humain, et qu'ensuite viendrait la très belle époque. Et même lorsque nous mettions en scène de noires aventures, nous savions que hors nos murs plusieurs milliards d'individus finiraient par éliminer la bureaucratie du désastre, le commerce ruisselant de sang, les impériales barbaries ; les pauvres allaient avoir accès à tout ; fraternité cesserait d'être un mot vide. Vous comprenez ? C'est cela qui illuminait nos paysages intérieurs.

YASAR TARCHALSKI

Dès les années soixante-dix, les auteurs du quartier de haute sécurité ont exploré des formes littéraires nouvelles. La Shaggå, par exemple, était pratiquée bien avant *Biographie comparée de Jorian Murgrave*. Pourtant, les quatre jeunes objets post-exotiques regroupés ici ne se soucient guère de formalisme. Les porte-parole (dont je suis, cela va sans dire) allaient attendre plusieurs années avant de glisser dans les textes une dose de discrète contrainte. Une Shaggå se compose de sept séquences à la progression dramatique très vague, à la tonalité et à la longueur rigoureusement semblables ; un commentaire les accompagne, dont le style et les dimensions sont libres. Regardons les quatre romans qui suivent comme un *commentaire*. Faisons de ce volume une Shaggå à plusieurs voix : montrons à quel point, dans une aventure littéraire comme la nôtre, *tout se tient*.

ANTOINE VOLODINE

**BIOGRAPHIE COMPARÉE
DE JORIAN MURGRAVE**

À la mémoire de Sarah

*La vie n'est que l'apparence d'une ombre
sur un reflet de suie.*

attribué à INFERNUS IOHANNES.

*À propos d'une trouvaille faite
par une brigade de surveillance
dans une cache de Jorian Murgrave*

Le livre traînait dans les déjections et le sang : il fallut, pour l'ouvrir, décoller au racloir la paille qui avait durci et coagulé le long des pages.

L'appartement avait été visité de nombreuses fois : par des voleurs, des corbeaux errants, des vagabonds aux courtes pelisses. Et il n'y restait plus grand-chose, sinon des ruines de chaises, quelques feuilles éparses et la litière des bêtes. C'était une pièce unique assez vaste : elle donnait une impression de cage délaissée, de caverne en désordre ; les barreaux avaient été forcés ou descellés ; les deux lucarnes, obstruées par des planches et des chiffons goudronnés, dispensaient une lumière chiche et jaunâtre. En bref, les divers intrus avaient cherché là un abri plutôt que les traces d'une occupation antérieure.

Dojna et Hakatia faisaient un peu irrélles dans ce repaire sombre et puant, qui n'avait pas l'habitude, vraisemblablement, d'accueillir des créatures propres et bien habillées, avec des visages étourdissants de netteté et de blancheur, des yeux noirs et des cheveux tirés sur les tempes de manière impeccable. Une enquête est souvent l'occasion de contrastes de cette sorte. Au milieu de la pièce les combinaisons bleues de Dojna et Hakatia étaient une tache étonnante, qui rappelait immédiatement, à ceux qui l'auraient oubliée, l'existence simultanée de plusieurs sphères en notre monde bariolé. La sphère de la culture

terrestre se confrontait ici à la sphère de la marge animale et du mystère.

Et certainement, dans cette rencontre qui mettait mal à l'aise, se trouvait déjà une des innombrables clés qui permettraient d'accéder à la réalité de Jorian Murgrave.

En se baissant pour dégager le livre de sa gangue, Dojna poussa un soupir qui résonna comme une exclamation enfantine. Hakatia se tourna vers elle et sourit. Entourées ainsi de pénombre glaciale, elles ressemblaient à deux anges jumeaux faisant une promenade dans un lieu de perdition et oubliant que chacun de leurs gestes réfléchis irradiait le bonheur du ciel.

« Ouvre-le et lis une phrase au hasard », dit Hakatia, de sa voix agréable et bien posée.

Dojna cassa de quelques coups de pointe la croûte noirâtre qui enserrait le livre comme un coffret. Assez étrangement, elle tomba aussitôt sur la dernière page. L'écriture était extrêmement malhabile, avec des écarts et des sursauts qui traversaient la feuille sur toute sa largeur. Les erreurs orthographiques abondaient. Plus tard, on fit une deuxième constatation : l'encre brune dans laquelle l'ouvrage était rédigé était la sueur sanguinolente d'un blessé.

« Vers la fin, disait-il, la plus grande confusion se mit araignée », lut Dojna avec lenteur.

Hakatia fit une moue dédaigneuse.

« C'est bien notre veine », commenta-t-elle.

Le présage n'était pas des plus favorables ; le geste irrationnel des deux femmes, où elles avaient voulu trouver, par jeu, une première inspiration, les mettait en face d'un ricanement amer. Elles s'entre-regardèrent. Des cristaux de glace scintillaient sur un éclat de planche ; quelque chose s'était mis à siffler entre les poutres, le vent sans doute.

Ainsi commença l'enquête sur Murgrave : par des voix de femmes dans une tanière misérable, et par l'ambiguïté des mots.

Lettre de lecteur
à la « *Vsemirnaïa Pravda* »

Monsieur,

L'arrestation de Jorian Murgrave a été accueillie par les peuples du monde avec un sentiment de soulagement auquel votre journal a fait largement écho. C'est pourquoi rien n'explique l'ignorance dans laquelle vous maintenez le public depuis cette date. Vos colonnes restent à peu près vides sur tout ce qui concerne l'incarcération du murgrave et le résultat des interrogatoires auxquels il aura sans doute été soumis. Nous pouvons à la rigueur en déduire que la teneur des aveux du prisonnier lui interdit de franchir le filtre de la censure, ou que le malaise et les contradictions persistent dans les hautes couches de la police. Tout cela empoisonne énormément notre vie intellectuelle. Il a été question de « complot du silence », de « conspiration contre le réel ». Comme toujours dans ce genre de cas, les rumeurs les plus invérifiables se sont mises à circuler dans la population, ramenant l'histoire à son point zéro : échec de la commission chargée d'espionner les rêves de Jorian Murgrave, assassinats répugnants de non-Terrestres dans l'enceinte du tribunal, évasion de Jorian Murgrave.

On peut comprendre votre crainte de représailles mais on ne peut l'admettre. Votre publication a une longue tradition de courage révolutionnaire ; elle s'est illustrée dans

le passé pour avoir su prendre des risques, il est inadmissible qu'aujourd'hui la veulerie du comité de rédaction empêche la vérité de se faire jour. Des journalistes se sont rendus à la lointaine forteresse de Kostychev. Nous aimerions savoir s'ils en sont revenus, et avec quelles informations. La lumière s'est-elle faite sur la nature de celui qui s'y trouve, enchaîné – est-ce un traître à l'humanité, ou bien appartient-il réellement à une autre race qui nous est hostile? Rien ne vient briser votre silence, rien ne vient donc interrompre les chuchotements apeurés de la foule.

Nous sommes plusieurs à regretter que la *Vsemirnaïa Pravda* soit à ce point influencée par des considérations de prudence. La pusillanimité n'a jamais servi l'honneur de l'humanité, dont vous vous proclamez un peu vite le meilleur défenseur.

volodine

Les images et les voix singulières d'Antoine Volodine sont à présent goûtées par un large public. Elles ont créé dans la littérature contemporaine un espace neuf. En marchant avec ses lecteurs sur ces terres inexplorées, Antoine Volodine a toujours souhaité avant tout leur offrir le plaisir du voyage.

Antoine Volodine a passé son enfance et son adolescence à Lyon, où il fait également ses études supérieures. Après avoir enseigné le russe pendant quinze ans, il choisit de se consacrer à l'écriture et à la traduction. En 1985, il confie un manuscrit à Denoël, qui publiera ses quatre premiers romans dans la collection Présence du futur, parmi lesquels *Rituel du mépris*, Grand Prix de la science-fiction française en 1987. Son œuvre à la poétique exigeante échappe à toute classification et compte aujourd'hui près de quinze titres, dont *Des anges mineurs*, couronné en 2000 par le prix du Livre Inter. Volodine, qui souhaite à la fois « pratiquer la littérature comme un art martial » et « écrire en français une littérature étrangère », donne dans ses romans la parole à des écrivains marginaux, prisonniers ou malades mentaux. Il revendique le rôle de « porte-parole » de préférence à celui d'auteur. Il a forgé un univers singulier et violent, à la lisière du fantastique, du surréalisme et de la fiction politique, où se superposent les voix des chamanes visionnaires et les murmures des hommes et des femmes ayant perdu la guerre révolutionnaire. Il nomme lui-même cette construction romanesque le « post-exotisme ».

DENOËL
des heures durant...

B 25534.3  10.03
ISBN 2.207.25534.4

27 €
Extrait de la publication

design = ABK6 + moyen
photo : © Jean-Pierre Morel.

